

L'ESPRIT DE LA *REVUE DES DEUX MONDES*

par

Michel CRÉPU

Séance du 5 octobre 2011

Ce que je me suis fixé comme tâche d'exprimer aujourd'hui devant vous, c'est quelque chose qui devrait ressortir à la mystique la plus élevée mais qui pourtant ne peut être saisi que dans le moins mystique des lieux possibles, un bureau de revue sentant le vieux numéro spécial et la fiche de réabonnement non retournée à la date butoir : tel est en effet l'esprit de la *Revue des Deux Mondes* de figurer tout à la fois l'insaisissable et ce qu'il y a au contraire de plus saisissable. Sa longévité sans pareille a quelque chose de mystérieux, ou bien au contraire d'une évidence toute simple mais tout aussi mystérieuse.

Dans son histoire de la *Revue des Deux Mondes*, la seule véritable à ce jour depuis quarante ans, Gabriel de Broglie raconte qu'à un ami lecteur de la *Revue*, qui lui demandait d'en définir la « ligne », son chroniqueur politique de l'époque – nous sommes entre 1894 et 1916 –, le délicieux Francis Charme, répondit : « Nous sommes irrésistiblement modérés. » La suite ne dit pas si l'ami lecteur, un abonné de longue date, s'en retourna satisfait de la réponse. La réponse, elle, en tout cas, est parvenue jusqu'à nous.

Plus d'un siècle nous en sépare : la *Revue des Deux Mondes*, fondée en 1829 et qui se trouve désormais la plus ancienne en Europe, a une longue, très longue histoire. Et cette histoire est celle-là même d'une certaine aventure française de la première modernité, à la chute de Charles X. Il s'agissait alors, à l'exemple des revues britanniques déjà existantes, telles que l'*Edinburgh Review* ou la *London Review*, de présenter au lecteur un monde nouveau : dans les lettres aussi bien que dans les sciences, dans l'ethnologie (on disait alors « les voyages ») aussi bien que dans l'économie. Il y avait bien là, somme toute, une manière de nouvelle *Encyclopédie* pour l'honnête homme de la monarchie de Juillet que le voltairianisme de son fondateur François Buloz n'eût pas désavouée.

Une telle entreprise n'était pas envisageable sans qu'un lien actif entre l'ancien et le nouveau ne soit établi comme un lien fondateur, constitutif. On s'est beaucoup demandé, on se le demande encore, quel pouvait être le sens de ce titre d'ailleurs génial : *Revue des Deux Mondes*. Le classique et le moderne ? L'Orient et l'Occident ? L'Europe et l'Amérique ? Gabriel de Broglie relève finement dans son histoire de la revue que les « Deux Mondes » renvoient aussi bien à la France d'en bas qu'à celle d'en haut, à celle ancienne des Bourbons qu'à celle des Orléans.

Moderne, la *Revue* ne pouvait pas ne pas l'être, par définition, mais d'une modernité capable de se relativiser elle-même en entretenant à l'égard des formes anciennes une relation d'étroite familiarité. Du reste, la réponse si pleine d'humour de Francis Charme peut nous servir ici d'emblème précieux. Car si moderne qu'elle ait pu être, la *Revue des Deux Mondes* ne l'a jamais été sur le mode de la *tabula rasa* et toujours à l'encontre d'une conception absolutiste de l'histoire.

C'est un leitmotiv tout au long de l'histoire de la *Revue*, quelles que soient les directions, celle voltairienne de Buloz, celle catholique de Ferdinand Brunetière : une sorte de principe de non-emballement qui n'excluait pas l'enthousiasme ; un principe de non-montée aux extrêmes qui n'excluait pas l'affirmation de choix et de partis pris. Il est vrai, il faut l'avouer, que la *Revue* se sera trouvée plus à son affaire dans le registre du non-emballement que dans celui du parti pris ; plus à son aise dans la conversation élégante entre collaborateurs que dans l'invective idéologique. Le mot de conclusion qui vient clore l'affaire Dreyfus dans la *Revue*, après des mois de querelle franco-française, est en lui-même un bijou révélateur, si je puis dire, de cet état d'esprit : « L'affaire Dreyfus n'aurait jamais dû exister. » La phrase prête à sourire pour la bonne volonté qu'elle suppose, pas plus pas moins que ne prête à rire la remarque d'Hannah Arendt au procès Eichmann : « Les chambres à gaz n'auraient pas dû exister », phrase qui lui fut vivement reprochée. La question posée était pourtant sous-jacente et il ne me paraît pas depuis que nous lui ayons donné une réponse satisfaisante : « Qu'est-ce qui fait qu'une civilisation vient tout à coup à céder sur ses fondamentaux, ceux-là mêmes qui ont fait d'elle précisément une civilisation ? »

Il eût été en effet difficile, décidément impossible, de déplorer la Grande Guerre de 1914-1918 dans les mêmes termes : nous entrons là dans l'univers du XX^e siècle, une fois refermées les portes du merveilleux XIX^e dont la *Revue* avait été, en quelque sorte, la « grande tante ». Une grande qu'on visitait chaque mois, capable de faire la synthèse entre Paris et la province (encore une signification possible des « Deux Mondes »...), de donner à la grande querelle du romantisme un écho atténué pour limiter les stridences et les débordements lyriques. Je note au passage qu'il n'aura manqué aux sommaires de la *Revue* de cette époque pas un seul ténor de cette querelle, de Musset à Hugo et George Sand. Mais Buloz veillait aux emballements. Barbey d'Aurevilly, dans un portrait au vitriol qu'il fit de Buloz pour *Le Figaro* du 30 avril 1863 (il faut dire qu'il venait de lui refuser les bonnes feuilles d'*Une vieille maîtresse*), raconte comment Buloz récrivait les articles à sa façon – comment, dirais-je plutôt, il les « déromantisait » :

« Un jour, un rédacteur lui envoya un travail sur les sociétés littéraires. On y parlait, au début, de Platon et des siens, et le pauvre rédacteur, épris d'Antiquité, disait élégamment : "Lorsque les brises de la mer Égée parfumaient l'atmosphère de l'Attique, quelques hommes, préoccupés de l'éternel mystère, venaient dans les jardins d'Académie se suspendre aux lèvres de Platon, etc." »

« M. Buloz prit peur de cette phrase comme de la plus audacieuse hardiesse, et de sa patte dictatoriale et effarée, il supprima le tout et mit à sa place : "Il y eut aussi dans la Grèce des sociétés savantes." Une autre fois, dans une étude sur la Mystique chrétienne, on disait :

“*L'amour de la vérité cherche celle-ci dans les solitudes intérieures de l'âme*”, mais M. Buloz, qui ne connaît pas les solitudes intérieures de l'âme, traduit d'autorité : “*Les esprits curieux fuient les embarras des villes*”, qu'il connaît ! »

Le XX^e siècle n'a pas été un siècle de modération. On doit même dire qu'il en a été exactement le contraire. La *Revue* y a survécu cependant, cédant sans conteste le sceptre de la nouvelle littérature à la *NRF* tout en gardant la main sur le domaine des idées, capable en tout cas de maintenir les droits d'une réflexion libre et lucide sur la montée en puissance des idéologies totalitaires qui ont caractérisé le XX^e siècle. Dans un petit et fort volume paru aux éditions Christian Bourgois, mon ami Eryck de Rubercy a présenté un choix d'articles parus dans la *Revue* entre les deux guerres¹ et qui ont tous en commun une lucidité incomparable sur la nature des périls : d'abord, chronologiquement, celui du communisme, en évoquant très vite l'existence des camps du goulag, ensuite celui du nazisme, comme un témoignage ce « reportage » de Robert d'Harcourt sur la prise de Vienne par les nazis, présentant une analyse infaillible du kitsch hitlérien destructeur de la finesse cosmopolite d'une société merveilleuse de liberté intellectuelle. Qui se souvient aujourd'hui de Boris Cederholm (alias Raymond de Sainte-Suzanne, ce qui devrait dire quelque chose à nos amis diplomates), Frédéric Eccard, Jean d'Albaret ? La postérité n'a pas retenu leurs noms, et cependant ils ont été les plus aptes à lire entre les lignes de leur époque, ce qui est le propre de l'intelligence même.

N'importe quel esprit libre de ses mouvements peut aisément vérifier, en les comparant avec d'autres sommaires de revues de la même époque, combien ceux de la *Revue* n'ont pas failli au travail de pressentiment. Combien la *Revue des Deux Mondes* se montre aiguë et lucide devant des événements qui précipitèrent plus d'un esprit pourtant « équipé » dans la bêtise la plus insondable.

Il serait facile de brocarder ici certaine tiédeur qui lui fit, hélas, préférer frileusement les ukases du Maréchal à des vues plus courageuses. La lecture des numéros de la période critique qui va jusqu'à juin 1940 témoigne d'une exceptionnelle hauteur de vue, mais elle ne passe point le cap décisif. Ce qui est écrit est écrit, il n'est pas dans mon esprit de me livrer ici à je ne sais quel procès rétrospectif à la mode du jour. Ce que l'on peut dire de plus juste, sans rien se cacher des faiblesses, est que la *Revue*, au moment où il fallait, c'est-à-dire avant qu'il ne soit trop tard, a fait montre d'intelligence et de liberté d'esprit. Dans un siècle fasciné par l'extrême, elle n'a pas craint de s'adosser à ce principe humaniste de la modération et elle a eu raison.

Et maintenant ? Le XX^e siècle s'éloigne de plus en plus ; bientôt nous ne verrons plus ses côtes et ce sera la pleine mer. À vrai dire, nous y sommes déjà. Quel peut-être aujourd'hui le rôle d'une *Revue* née il y a deux siècles ? Comment imaginer cet « honnête homme » du XXI^e siècle que les pionniers de la *Revue* des origines appelaient déjà de leurs vœux ?

1. Eryck de Rubercy, *la Revue des Deux Mondes. Les totalitarismes, communisme et nazisme dans les années trente*, Christian Bourgois éditeur, 2010.

Se poser une telle question revient à se demander dans quelle mesure le socle humaniste sur lequel la *Revue* a été fondée est encore de taille à affronter la haute mer du nouveau siècle. Il est impossible de répondre à cette question avec désinvolture, paresse intellectuelle s'en remettant pour les mauvais jours à la robustesse des charpentes qui en ont déjà tellement vu. Le vieux socle humaniste supposait de faire confiance, en quelque sorte, à l'échelle humaine : point de surnature pour venir à l'aide, seulement la puissance et la faiblesse de la nature humaine. D'une certaine façon, on pourrait dire que les sommaires de la *Revue* depuis le début ont obéi à un tel principe en examinant sous toutes leurs coutures la façon dont s'y prenaient les sociétés pour vivre et durer. Et c'était bien là une façon de reprendre en effet le grand projet encyclopédique des Lumières, en lui ajoutant de nouvelles pages. Un tel projet présupposait aussi bien que l'échelle humaine pouvait se montrer capable d'encaisser de gros coups. C'est ce qui donne au regret que l'affaire Dreyfus ait malheureusement eu lieu un air terriblement touchant, d'une si honorable vulnérabilité. Comment être fort et puissant tout en restant un « honnête homme » ? Je crois que s'il y a eu une « politique » des Deux Mondes, elle est à chercher là, dans une certaine tradition française héritée de Fénelon, de La Fontaine dont Marc Fumaroli a si bien parlé dans son ouvrage sur l'auteur des Fables, *le Poète et le Roi*¹. Il n'est pas dans mon sujet d'examiner ici les raisons qui expliquent l'échec de cette tradition humaniste, broyée dans l'étau Louis-quatorzien comme l'aura été l'école de Port-Royal. Ferdinand Brunetière, qui était plutôt du côté de Bossuet, est revenu souvent dans la *Revue*, directement ou indirectement, sur les éléments de cette sorte de dramaturgie française, comme si la France n'avait de cesse, à travers sa littérature, de s'expliquer à elle-même selon le mot de Chateaubriand « son propre cœur ». Et de ce point de vue, c'est une sorte d'exploit extraordinaire que la *Revue* soit parvenue à se garder elle-même au fil des ans, fidèle au vieux socle, à la fois si fragile et si irrésistiblement nécessaire.

Y a-t-il une quelconque raison de s'en éloigner à présent que la notion même d'individu, de sujet est devenue si improbable ? Bien au contraire, nous avons plus que jamais besoin qu'il existe de telles revues où le sens « politique » des affaires du monde est pour ainsi dire protégé. Le XX^e siècle a été un siècle antipolitique du fait même de sa violence idéologique : le sens du compromis, qui caractérise la dimension du politique, le courage de la discussion démocratique ont été les parents pauvres de ce siècle, quand ils n'ont pas été purement et simplement détruits. Le sens même de l'inquiétude qui signale l'existence d'un esprit en alerte a été l'une des principales victimes du XX^e siècle : est-ce mettre la barre trop haut que de plaider aujourd'hui pour un sens de la modération qui fasse pleinement droit aux exigences risquées de la réflexion ? La modération, le sens du compromis, le courage d'assumer que l'on ne dispose pas d'une pleine maîtrise des affaires sans en faire un prétexte à l'immobilisme : ce sont là les vraies charpentes, celles qui peuvent permettre le renouvellement nécessaire. Il est extrêmement révélateur et significatif de ce point de vue d'observer combien les médias ont peur de ce qui n'entre pas dans l'invective, dans la si paresseuse course à la fausse polémique. Ne soyons pas naïfs, nous savons

2. Marc Fumaroli, *le Poète et le Roi. Jean de La Fontaine en son siècle*, Paris, Éditions de Fallois, 1997.

bien que telle est la loi de l'audimat, mais il n'empêche : que l'on redoute si fort l'épreuve d'une véritable conversation entre partenaires montre assez que c'est bien là que se situe le « fond du problème ».

De s'être toujours trouvée à l'épicentre de l'histoire, de la politique et de la littérature, la *Revue* a incarné de la sorte un esprit « français » dont il est stupéfiant de constater qu'il irradie encore à travers le monde, dans les bibliothèques, les instituts, les fondations : comme l'on dit qu'il existe des « cages dorées », on pourrait dire de l'image de la revue qu'elle est une « image dorée » en droite ligne du XIX^e siècle, j'allais dire d'un « éternel XIX^e siècle ». Il est vrai qu'avoir eu à son sommaire Hugo et Musset, parmi tant d'autres, a de quoi vous marquer à jamais.

Pour autant, l'idée que la *Revue des Deux Mondes* n'est pas une revue du XIX^e siècle égarée au milieu du XXI^e siècle mais bel et bien une revue contemporaine de son temps me paraît une idée hautement défendable.

Jamais il n'a été plus urgent de mettre au travail l'histoire, la politique et la littérature : n'est-il pas évident que bien des désastres eussent été évités en Irak si la valeureuse Amérique s'était informée de l'histoire du pays qu'elle s'apprêtait à sauver des griffes d'un dictateur abject ? Et ne voit-on pas, dans l'actuelle Libye, heureusement délivrée d'un dictateur non moins abject, combien la connaissance d'une société diffractée en multiples tribus est la condition *sine qua non* à un *modus operandi* efficace ? C'est l'immense tâche de la diplomatie, qui a toujours occupé une place de choix dans le sommaire de la *Revue* (et encore aujourd'hui, grâce à la chronique de François Bujon de l'Estang), que de contribuer à cette connaissance, de permettre aux acteurs sur le terrain d'en faire leur miel.

Ne voit-on pas, à la lumière de ces exemples empruntés à notre histoire immédiate, combien le rôle d'une revue s'avère précieux et participe, somme toute, au plus près des enjeux ? Puisse seulement cette vertu du travail patient s'accorder aux exigences d'une société dite du *zapping*, de l'absence de durée ?

J'en dirai plusieurs choses qui ne me semblent pas négligeables dans le contexte actuel.

La première, c'est le goût de l'approfondissement et de la signature. L'approfondissement recherché, désiré à la place de l'accumulation. Les techniques actuelles qui permettent comme jamais d'avoir accès au savoir ne permettent pas de le penser : approfondir une question, ce n'est pas la surcharger de données complémentaires, c'est au contraire la circonscrire, l'élaguer, la débroussailler, lui trouver de nouveaux contours. Ce n'est pas de savoir ajouter qui signale un talent, c'est de savoir couper. Non pas seulement accumuler des données en espérant sottement que quelque chose émerge d'une telle accumulation (c'est toute l'illusion du postcastage) mais donner une forme. Je crois pouvoir dire à cet égard qu'il n'est pas un seul numéro de la *Revue* qui ne témoigne de ce souci du « bien écrire » que l'on a trop souvent confondu avec l'afféterie et le pédantisme. Le « bien écrire » ne consiste pas à épater par le brio, il consiste à donner une forme écrite aux choses de l'esprit en évitant de faire son intéressant. Buloz n'avait pas si tort dans ses coupes. Alors seulement on peut « signer ».

Beaucoup d'articles qui paraissent aujourd'hui sur la « toile » ne sont plus signés. Pourquoi le seraient-ils puisqu'ils ne sont pas écrits au sens que nous venons de donner à ce terme ? Pourquoi le seraient-ils puisqu'ils ne sont pas le fruit d'un travail de la réflexion et de la pensée qui seuls appellent la responsabilité de la signature ? Or les revues sont de ces lieux où l'on écrit encore. Je ne sais pas pour combien de temps encore, peu m'importe : l'essentiel est dans ce risque assumé que symbolise la signature.

J'ai parlé d'approfondissement. C'est une façon de déduire de tout cela une morale de l'étude, héritée de la grande *studio* médiévale, où le texte est un lieu de perpétuelle investigation. Ainsi pourrais-je dire des valeureux collaborateurs de la *Revue* qu'ils ressemblent à leurs ancêtres bénédictins, ces « frères lais » dont Chateaubriand dit admirablement dans sa préface aux *Études historiques* qu'ils sont « semblables à ces ouvriers ensevelis au fond des mines d'or, qui envoient à la terre des richesses dont ils ne jouiront pas ». Toutefois, le rapprochement n'est pas si saugrenu, quand on pense à la patience avec laquelle furent établis, tout au long du XIX^e siècle, les index thématiques de la *Revue*. Aujourd'hui encore naturellement utilisables, ils sont aussi, à l'image de la collection tout entière, une forêt où l'on peut s'égarer à sa guise, suivre un chemin, en prendre un autre.

C'est d'ailleurs ainsi que procédait Sainte-Beuve, qui fut si longtemps le maître chroniqueur de la *Revue*. Les *Lundis* figurent ainsi une extraordinaire suite de portraits comme d'une autre *Comédie humaine*. Ils sont le fruit d'explorations extraordinaires menées par le plus grand critique de son siècle : une longue et patiente marche à travers la forêt des témoignages, des correspondances, pour aboutir au « portrait ». Le portrait est l'identité d'un homme, d'une œuvre. En même temps, en constituant une forme singulière, le portrait laisse ouverte l'énigme propre à toute créature, il est comme cette personne dont Bossuet (mais Bossuet parlait bien sûr de Dieu) dit qu'« on la cherche, même en sa présence ». On a trop dit que Sainte-Beuve était un Buffon des lettres, un entomologiste du « petit fait vrai ». Buffon oui, pourquoi pas, mais à condition d'ajouter que l'œuvre littéraire ne se laisse pas si aisément épingleur comme un insecte mort. Sainte-Beuve avait sa façon bien à lui d'épingler : en rapportant des anecdotes, toute une myriade d'éléments empruntés à des mémoires, des propos de salon, il joint sa voix à l'immense conversation qui n'a cessé d'avoir lieu en France depuis Montaigne et dont la *Revue des Deux Mondes* demeure finalement l'ultime chambre d'écho.

Le goût d'approfondir se ramène finalement à un désir de littérature. C'est ce qui plaisait sans doute au plus inattendu lecteur de la *Revue*, je veux parler de Louis-Ferdinand Céline, au temps de sa détention danoise, après la guerre. Céline recevait la *Revue*, il la lisait à fond, et il en parle très drôlement à ses correspondants, comme dans cette lettre du 2 août 1945 adressée au docteur Gentil, lettre inédite dont je dois la confiance à mon ami historien Olivier Cariguel, dont l'obstination à pister le document inédit n'a d'égal que le soin mis à le divulguer avec d'infinies précautions :

« Je dévore la Revue des Deux Mondes, des années à partir de 1892 ! Quelle mine ! Quelles plumes, quels caractères à l'époque ! À celui qui rabibocherait affriolerait au goût jazz un jour cette matière si riche je promets une de ces carrières littéraires qui mette la Mazarine à ses pieds ! Il y a des reportages par Élisée Reclus qui sont géniaux sur les premiers temps de l'USA et sur l'anthropologie ! Même les critiques des salons de l'époque sont à prendre de la graine... »

Qu'est-ce que Sainte-Beuve eût pensé du *Voyage au bout de la nuit* ? Peut-on dire qu'il eut à lire l'équivalent d'un Céline de son temps, que l'on pense par exemple au « monstrueux » Balzac qui le désorientait si fort ? Même Chateaubriand, à l'égard duquel il éprouva la plus vénéneuse admiration, le désorientait, jugeant les *Mémoires* écrits en « bas breton » après le kitsch classique des *Martyrs*, si admirablement analysé dans le livre qu'il consacra à Chateaubriand et son groupe littéraire. La *Revue des Deux Mondes* s'honora cependant de publier les bonnes feuilles des *Mémoires*, lus à un petit cénacle choisi au peigne fin par Juliette Récamier, avec Sainte-Beuve au premier rang. À l'époque, il passait pour LE critique et on le soignait... Ne rions pas si fort de ses illusions d'optique qui ont toujours quelque chose d'étrangement juste. Il était en tout cas spécialement à sa place au sein de la *Revue*, par la manière qu'il avait d'appliquer à son propre travail le titre même de la *Revue*, « des Deux Mondes ». Car il est bien vrai que si quelqu'un n'a pas cessé, sa vie durant, de passer et repasser la frontière qui sépare l'ancien du nouveau, c'est bien Sainte-Beuve. Il n'est que de recueillir, au gré des innombrables *Lundis*, l'une ou l'autre de ces merveilleuses expressions au moyen desquelles Sainte-Beuve, en déclarant par exemple de Pline le Jeune qu'il était un « Daguesseau de l'Antiquité finissante », cherche à nouer le ruban d'une époque à l'autre.

Au vrai, je crois que nous tenons là le secret de la pérennité exceptionnelle de la *Revue* : d'avoir été moderne, d'avoir désiré l'être parce qu'il n'y avait pas d'autre choix possible que de se plonger à fond dans les réalités du monde contemporain. D'avoir été moderne, oui, mais en réussissant en même temps cet incroyable défi d'accéder au stade suprême de la condition classique.

On a dit de la *Revue* qu'elle était LA revue, comme l'on dit *le plomb*, *le bois* ou *l'or*. Je ne crois pas qu'on l'ait dit d'aucune autre revue. Tout s'est passé comme si la *Revue des Deux Mondes*, sans cesser d'appartenir à l'univers factuel du multiple avait en même connu la délectable volupté d'être l'essence même de ce que doit être une bonne revue : ni plus ni moins qu'un rendez-vous, un endroit du monde où l'on peut se rendre à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, comme avec tous les vrais livres dignes de ce nom.

Pleinement moderne, pleinement classique : la *Revue* a su jouer de cette harmonie jusqu'à ce XXI^e siècle où nous sommes. J'ai pleinement conscience, en écrivant ces mots, de ce que nous devons, nous autres lecteurs de la *Revue*, à tous ceux qui, depuis 1829, ont su faire circuler ce fluide mystérieux de plaisir et de doux ennui dont Barbey, notre meilleur ennemi, disait qu'il était sans rival aucun. « Tous ceux qui ont voulu faire mieux », disait Barbey, se sont fracassés la tête la première contre le fluide mystérieux.

« *Ces revues [je cite Barbey] qui ont dressé leurs petites têtes et leurs petites rédactions contre le ventre majestueux et prépotent de la Revue des Deux Mondes ont fini par se taire devant elle comme l'univers devant Alexandre. Elles ont disparu. Apprenez-moi, si vous le savez, antiquaires de la littérature d'hier, plus vieilles que celle d'un siècle, où sont allées et la Revue indépendante et la Revue contemporaine, et la Revue européenne, sa sœur ennemie ?* »

Nous ferons ici preuve de la plus grande amitié respectueuse à l'égard de ces revues disparues alors même que tout autour de nous en naissent de nouvelles et qui, j'en suis sûr, connaîtront un meilleur avenir que la *Revue indépendante* et la *Revue européenne*. Et je n'achèverai pas ce propos sans exprimer ici ma gratitude à mon cher président, Marc de Lacharrière, pour sa confiance si libéralement complice, sans qui rien de tout cela ne serait possible, et ma très chaleureuse reconnaissance à l'équipe de la *Revue*, au comité de rédaction toujours si fidèle au rendez-vous. Un bon comité de rédaction doit ressembler à la fois au Pickwick Club, où l'on aime à lever son verre, et à une assemblée austère de drapiers flamands (lesquels peuvent se montrer à l'occasion d'aussi joyeux drilles) : la bonne humeur y règne autant que le goût du travail bien fait. C'est cela l'esprit de la *Revue des Deux Mondes*.

Je vous remercie.

